

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL MARDI. 27 OCTOBRE 1848.

No. 76

MISSION D'ABBITIBBI, DE TEMISKAMING, ETC.

LETRE DU R. P. LAVERLOCHÈRE A MGR. GUIBERT,
EVÊQUE DE VIVIERS. (Suite.)

Monseigneur,

On se tromperait si l'on s'imaginait qu'il y a moins de tendresse naturelle chez nos chers indiens que parmi les nations civilisées. Les mères y sont plus véritablement mères. Elles ne livrent jamais le fruit de leurs entrailles à des soins étrangers. Elles ne frappent jamais leurs enfans, il est vrai, mais c'est plutôt par amour que par faiblesse. Et leur amour pour être moins éclairé, n'en est peut être plus fort. En voici un exemple: je désirais beaucoup rencontrer à Abbitibbi un enfant intelligent et l'amener avec moi pour mieux me former à la langue et connaître la différence qu'elle a avec l'Algonquin, j'espérais aussi avoir en lui un bon catéchiste, mon choix tomba sur un enfant de 9 ans, ses parens sont les meilleurs chrétiens de cette mission. Je leur en fis la proposition, elle fut accueillie avec joie; mais au moment du départ, l'enfant s'attachait au cou de sa mère et celle-ci le pressait sur son cœur avec une sorte de convulsion. J'eus beau faire à l'enfant les promesses les plus engageantes, tout fut inutile, il fallut renoncer à tout espoir de l'amener avec moi.

Durant les 14 jours que j'ai passé à Abbitibbi, j'ai pu instruire et baptiser dix adultes, j'en préparais un plus grand nombre qui auraient eu la même grâce, si le défaut de vivres ne m'eût contraint de devancer mon départ, je les ai admis au rang des catéchumènes. Dieu n'a pas cependant laissé sans récompense la foi de ces bons sauvages. Plusieurs m'ont assuré que la pêche avait suffi à leurs besoins depuis que les exercices de la mission avaient commencé. Un soir, c'était le huitième jour, un des néophytes vint à moi d'un air tout affligé et me dit ces paroles: mon père, voilà deux mois que nous l'attendions. Avant ton arrivée, nous avons souvent jeté le filet et toujours en vain, nous jeûnions tous ces jours là; cependant la faim nous préoccupait bien moins que le désir de te voir. J'étais seulement affligé pour mes enfans. Enfin, tu es arrivé, tu nous a purifiés de nos péchés et le Grand-Esprit nous a favorisés, nous l'en remercions maintenant. Il nous eût été bien doux de demeurer ici autant que toi, mais si cette nuit nous ne pouvons rien prendre, nous serons contrains de partir demain. Cet aveu si simple avait quelque chose de sublime et d'affligeant pour moi. Car ce jeune chrétien était, ainsi que son épouse, le modèle des autres et l'aide du missionnaire. Fameux ivrogne autrefois, le bourgeois m'a assuré que depuis trois ans il n'avait pas goûté de liqueurs enivrantes, et grâce à son zèle, plusieurs de ses compatriotes ont pu recevoir le baptême. Il les instruit partout où il les rencontre. Connu de tous pour un bon chrétien, on l'écoute plus volontiers que tout autre, cet autre fut-il plus savant que lui. Deux de ses frères sont encore payens et polygames, il ne cesse de les exhorter et de prier pour eux. Dans l'impossibilité où j'étais de leur donner des vivres, je ne pouvais le retenir plus longtems. Espérant néanmoins que le Seigneur aurait égard à sa grande foi: vas mon fils, lui dis-je, vas tendre tes filets, puis le Grand-Esprit te favorisera cette nuit. Prie aussi notre bonne mère Marie!—Merci mon père, et il part. Le lendemain comme je passais près de sa cabane, il vint tout joyeux à ma rencontre "vois mon père, me dit-il, comme j'ai été favorisé cette nuit," et il me montra une quinzaine de beaux poissons blancs. Il ne parla plus de partir, et il m'assura le jour de mon départ que depuis il n'avait pas souffert une fois la faim. Je les reçus du scapulaire, lui et sa femme, avant de les quitter.

Vouloir civiliser les sauvages à la manière des Européens, a dit il y a quelques tems un homme de Dieu, c'est vouloir changer la couleur de leur peau, c'est vouloir l'impossible.

Cela est bien vrai, l'expérience de plusieurs siècles le démontre assez, mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'en les séparant entièrement des blancs, on est assuré d'en faire de bons et de fervens chrétiens. L'apôtre d'Abbitibbi le prouve. Cette chrétienté naissante fait déjà la plus douce consolation du missionnaire, parce qu'elle est encore la plus saine. Là j'ai trouvé des âmes d'une piété tendre et pure. Sur la colline qui domine le fort et une bonne partie du lac, une croix fut plantée par le vénérable M. de Bellefeuille la première fois qu'il y parut. Elle est devenue un lieu de dévotion, mais jamais ce gage de notre salut ne reçut l'hommage de nos chrétiens comme cette année, j'ai pu l'observer de près. Malgré les instances de M. Frasen bourgeois du poste, de prendre logement chez lui, j'avais dressé ma tente tout près de cette

croix à côté de la chapelle. Pendant toute la mission, depuis deux heures du matin jusqu'à 10 et 11 heures du soir, je n'ai jamais vu la croix sans adorateurs. Les infidèles rivalisaient même quelquefois de zèle avec nos néophytes. J'ai vu couler à ses pieds des larmes de douleur et d'amour. Je ne pourrais vous dire les diverses émotions que mon âme éprouvait dans ces momens, souvent du haut de la colline qui dominait le campement général, portant mes regards sur les tentes dressées par les sauvages, j'y voyais des âmes pures, je les entendais chanter les louanges de Dieu, la joie que j'éprouvais, eût été bien douce, si elle n'avait été tempérée par l'esprit de ces innombrables tribus qui m'environnaient et qui sont encore assises dans l'ombre de la mort. De là mes regards s'étendant au loin je découvrais d'immenses régions encore infidèles et je ne pouvais retenir mes larmes. Plusieurs de ces tribus ont reçu depuis quelques années des visites mille fois plus fâcheuses pour elles qu'un abandon complet, l'hérésie nous a devancés. Eh quoi! m'écriais-je alors, le cœur plongé dans la douleur la plus amère, faut-il que les ministres de l'erreur soient plus zélés que les enfans de lumière, que ne puis-je me faire entendre à ceux de mes compatriotes que le zèle anime et leur lire de se hâter de venir s'associer à cette glorieuse entreprise. C'est un monde qu'il faut convertir. Que si de grandes fatigues les attendent, bien des consolations plus grandes encore leur sont réservées! Bien des fois aussi durant la sainte messe, j'ai versé des larmes de bonheur. Je voyais autour de moi des chrétiens fervens qui adoraient de tout leur cœur le maître de la vie. Là aussi se trouvaient des infidèles agenouillés comme les autres, et offrant leurs hommages au Dieu inconnu. Le lendemain ils revenaient encore, mais un rayon de lumière avait pénétré dans leurs âmes, et alors se prosternant, ils adoraient un Dieu anéanti sur l'autel. J'ai eu plus d'une fois lieu d'admirer ce changement aussi subit que merveilleux.

Je n'avais point de meilleur et de plus prompt expédient pour leur expliquer le dogme de la transsubstantiation qu'en leur montrant l'hostie et le calice et leur citant les paroles du Sauveur. Quelques mots, une hostie à la main, les faisait plus profiter, que des journées entières de raisonnement il faut absolument leur rendre nos mystères sous des dehors sensibles.

Quand une fois on est parvenu à déraciner chez un peuple son vice dominant, il y tout à espérer, voilà ce qui me fait bien augurer de ma chère peuplade d'Abbitibbi. La tempérance y fait tous les jours un progrès sensible. Le bourgeois m'a avoué plusieurs fois qu'il y en avait un certain nombre dont le changement l'étonnait, tant ils étaient ivrognes. Autrefois je dois dire à la louange de cet honorable M. que lui et ses subordonnés, bien loin d'engager les sauvages à boire, font ce qu'il peuvent pour les en détourner. C'est un usage établi dans la compagnie de donner une bouteille de rhum pour chaque dizaine de martres que les sauvages apportent au fort. Ces MM. les engagés à échanger cette liqueur contre d'autres objets. Et cela se pratique déjà à Temiskaming et à Abbitibbi; aussi s'est-il opéré parmi eux un grand changement, tel que ceux qui ont vu ces indiens il y a trois ans, ne les reconnaîtraient plus. Je voudrais bien pouvoir en dire autant de ceux qui habitent vers les sources de l'Ottawa et de la Gatineau. Mais hélas! la proximité des chantiers, les rapports de nos sauvages avec divers marchands de pelleterie qui sont en concurrence avec l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, les liqueurs enivrantes qu'ils leur apportent deviennent une source de désordres, qui ont bien souvent fait gémir le missionnaire, aussi persistons-nous à dire qu'il faut éloigner nos néophytes de tout contact avec les blancs. Encore si le missionnaire faisait sa résidence habituelle parmi eux, son autorité en retiendrait un grand nombre; je dois dire que si quelques uns se sont laissés séduire, le plus grand nombre a repoussé constamment toute sollicitation. J'ai raconté plus haut la pénitence infligée aux coupables, l'humilité avec laquelle ils s'y étaient soumis. Encore un trait qui fera connaître la bonté de cœur d'un de nos chefs de ces contrées. Il s'est engagé à la tempérance depuis un an et non seulement il y a été fidèle, mais il a fait son possible pour détourner ses guerriers de faire usage de liqueurs enivrantes. Il était absent quand j'avais la mission. A son arrivée, deux de ses chasseurs faisaient leur pénitence publique; ce grand chef vint me trouver, et s'étant mis à genoux à la distance de 10 ou 12 pas, il demanda grâce pour les coupables. Cens-ci touchés de sa bonté, promirent solennellement de ne plus s'enivrer. S'il est vrai de dire, Monseigneur, que le chant est l'âme des missions sauvages, on peut ajouter aussi que les cérémonies religieuses ne font pas des impressions moins profondes. Un service a été célébré dans plusieurs postes pour M. de Bellefeuille, prêtre sulpicien, premier missionnaire

de ces contrées, partout j'ai vu répandre des larmes, mais surtout à Abitibi. Dans ce dernier poste nous voulûmes donner à cet acte religieux toute la solennité possible, les M.M. du fort fournirent généreusement ce qui était nécessaire pour la décoration; puis ils vinrent eux mêmes prier au vénérable défunt le tribut de leur amitié qu'il s'était si bien conciliée. Je ne dois pas omettre que ces M.M. n'appartiennent pas à la religion catholique. C'est pour la première fois qu'on entendait dans ces lieux le chant si beau du *Requiem* traduit en algonquin, et que la naïveté de cette langue rende encore plus touchant. J'avais amené avec moi les meilleurs chantres du lac des Deux-Montagnes. Ce ne fut pas seulement sur les sauvages que cette imposante cérémonie produisit une vive émotion. Un canadien, qui depuis 13 ans habite dans ce poste, ne cessa de pleurer, et après la messe il vint, tout en larmes, me demander un service pour son père, s'accusant d'ingratitude de ce qu'il l'avait entièrement oublié depuis 12 ans qu'il était mort. Je lui accordai ce qu'il me demandait et il invita à ce service M. et Mme. Frazier, et il communia lui-même. Oh! non la foi du canadien, dans quelque région qu'il se trouve s'est pas éteinte, elle n'est qu'assoupie, il suffit de l'exciter pour la voir briller dans tout son éclat.

J'allais terminer la mission à ce poste, lorsqu'un nouveau trait me fit apprécier les heureux effets des pénitences publiques et connaître toutes les ressources que l'on trouve dans le cœur de nos sauvages. Après une réparation solennelle qu'un jeune homme venait de faire pour un scandale qu'il avait donné l'hiver dernier, il m'attendait à la porte de la chapelle et, se jetant à mes pieds, il s'écria : je te remercie mon père de m'avoir châtié, je suis content, je vois que tu m'aimes. Je n'étais pas content depuis que j'avais fait le mal, il me semblait toujours que le mauvais esprit voulait m'entraîner là où l'on brûle toujours? et en disant ces mots il pleurait de joie. Il partit aussitôt après, avec six de ses camarades, pour un poste où je devais me rendre le même soir. Nous les croyons déjà bien loin lorsque nous les atteignîmes à quelque distance du fort, où ils nous avaient attendus. Surpris je leur demandai le motif de leur retard, alors le jeune homme, que j'avais puni le matin me répondit : «il nous eût été bien dur de partir, mon père, sachant que tu allais nous suivre; attendons notre père et je dit à mes camarades. Nous serons bien contents si tu veux nous permettre de camper avec toi.—Mais vous êtes engagés repliquai-je. Je ne puis vous retenir, le bourgeois n'est pas content. Sois tranquille me dirent-ils tous, nous nagerons vite et nous serons plutôt arrivés que si nous étions seuls? eh bien mes enfants, leur dis-je, campons ensemble. Et toi m'adressant au converti, tu entreras dans mon canot pour le faire avancer avec plus de vitesse et les voilà tous au comble de leur joie. En trois jours et demi nous arrivâmes au poste, quoique le trajet soit ordinairement de 5 à 6 journées. Souvent durant le voyage ce pauvre jeune homme me disait avec effusion de cœur : que tu m'as fait de bien mon père, que je suis content d'être avec toi! etc... ils voulurent encore tous se confesser. Avant de me quitter ils vinrent me trouver et se jetant à genoux en présence de plus de 50 personnes, ils me prièrent de le bénir une dernière fois.

Un grand sujet de joie m'attendait encore avant la fin de ma mission. Je ne puis me dispenser de vous en faire part, Monseigneur et mon père, quoique cette relation soit déjà bien longue. N'ayant pas trouvé tous mes sauvages réunis au fort William je n'avais pas pu leur donner les exercices de la mission. Je passai outre leur promettant cependant d'y suppléer à mon retour. Aussitôt le chef de cette petite peuplade se mit à abattre des arbres sur sa terre à 10 lieues au dessus du fort et, aidé seulement de son fils âgé de 18 ans et d'un jeune orphelin qu'il a adopté, il entreprit de bâtir une petite chapelle de 32 sur 22. Son ardeur s'est communiquée à deux jeunes protestants écossais qui depuis deux ans habitent tout proche, ils lui ont apporté les clous, les planches et lui ont préparé six mille bardeaux. Cet excellent sauvage voyant sa chapelle couverte, fut trouver les autres et leur dit : mes camarades je ne vous ai pas prié de m'aider à bâtir la sainte cabane de la prière, parce que je savais que vous étiez occupés à chercher votre nourriture, mais à présent je vais vous dire une chose, écoutez. Nous avons tous promis au Grand-Esprit de ne plus boire, cependant quelques uns d'entre vous manqueront à leur promesse s'ils ne s'éloignent des occasions. Vous demeurerez trop proche des lieux où l'on verse à boire, venez à ma terre, notre père, la robe noire, va bientôt venir et il nous instruira dans la sainte cabane que je viens de bâtir. Je fus, on ne peut plus agréablement surpris, lorsque, arrivé sur cette pointe, je vis une chapelle autour de laquelle 18 familles avaient dressé leurs cabanes et m'attendaient avec impatience. Je commençai immédiatement la mission et comme mes provisions étaient presque épuisées je leur annonçai que je ne séjournerais que trois ou quatre jours parmi eux. Je vis aussitôt le mécontentement se manifester sur la figure de plusieurs. Aussi en sortant de la chapelle le chef *Tekwanens* vint à ma rencontre et me dit : mon père tu nous a tous jetés dans la tristesse. Je partirai dans trois jours as-tu dit, mais qu'allons-nous devenir il y a si longtemps que nous t'attendons et nous ne pourrons pas tous purifier nos âmes. Attendri de la ferveur de ce bon peuple je répondis au chef que je ne partirais pas que je ne les eusse tous confessés. Dès qu'il eut fait part de ma réponse aux autres la joie reparut dans le campement. Mais, ajouta le chef, vous voulez que notre père reste au milieu de nous, il n'a point de farine, vous en avez apporté du fort vous autres il faut lui en donner. Il avait à peine achevé de parler que déjà chacun courait à son petit sac et on me remplit une poche que le chef m'apporta en disant : tiens mon père, voilà pour te nourrir ton fils que tu nous instruiras. Des dons de cette nature sont d'un prix inestimable aux yeux

de ceux qui connaissent l'extrême pauvreté de ces sauvages. Je passai 8 jours au milieu d'eux. Ce fut 8 jours de délices pour moi. Ces âmes étant aussi bien préparées, avant de les quitter j'érigai une croix, de 30 pieds de haut, à quelque distance de la chapelle, là aussi *Regnum à ligno Deus*.

Leur dévotion envers l'Auguste Vierge de Dieu est aussi admirable qu'elle est bien entendue, ils ne la nomment pas autre ment que leur bonne mère, une fois baptisés, ils portent constamment le chapelet et la médaille miraculeuse suspendus au cou, et se croieraient coupables, s'ils négligeaient de porter ces insignes de *Maria*. On en a vu faire quatre journées de marche pour retrouver un chapelet perdu. Ils aiment à prendre le nom de *Maria*, à leur baptême. Ils chantent jour et nuit des cantiques à *Maria*. Oh! mon père, quel espoir ne dois pas avoir le missionnaire; *Maria* Immaculée est établie patronne de ces lieux!

Veuille agréer, Monseigneur et mon père, le récit que j'ai pris la liberté de vous faire de mes missions chez les sauvages. Il est naïf comme les personnes qui en sont l'objet. J'aurais encore beaucoup de traits semblables à vous citer, mais j'ai été déjà trop long. Ce que j'ai eu l'honneur de vous raconter vous dit assez combien le missionnaire *s'abandonne de joie au milieu de ses fuligines*. Il n'a qu'une peine, et cette peine lui navre le cœur, c'est de penser qu'il quitte pour un tems bien long des chers néophytes qu'il vient d'apporter à J. C. Combien de fois n'ai-je pas vu d'abondantes larmes couler de leurs yeux au moment où, agenouillés autour de moi sur le point de les quitter, ils me priaient de les bénir une dernière fois. Eh! quel cœur aurait pu sans émotion entendre ces touchantes paroles : tu va nous quitter, mon père. Nous trouverons bien long le tems de ton absence. Nous étions méchants, tu nous a rendus bons en nous faisant connaître la prière du Grand-Esprit. Nous porterons bien souvent notre pensée vers le lieu où tu habiteras, tu saluras les gauliens de la prière, tu leur diras que nous les remercions ainsi que tous les prians de ce qu'ils font pour nous.

Tu leur diras que nous prions aussi pour eux; adieu. Oh! Puisse les chrétiens d'outre mer entendre ces paroles qui vibrent encore dans le cœur du missionnaire. Puissent surtout les élèves de sanctuaire se hâter de venir pour recueillir cette moisson déjà blanchie!

Et vous Monseigneur et mon père, daignez vous souvenir quelques fois de cette mission dans vos saintes prières et bénir celui qui a l'honneur d'être avec le plus profond respect.

Votre fils affectionné en Jésus et Marie.

J. P. LAVERGÈRE O. M. I.

Erratum.—Numéro précédent, dans la même relation Col. 1. page 578 ligne 55 *six quatre sœurs* li-*ez*: les quatre sœurs.

ACTION DU CLERGE CATHOLIQUE DANS LES GRANDES CALAMITÉS.

« Jamais, dit M. Nettement, répondait aux calomnies par lesquelles les romanciers cherchent à dénigrer le clergé, jamais, on peut le dire, l'intervention du christianisme n'eut plus d'à-propos et de puissance que dans les grandes calamités. Quand toutes les têtes s'abaissent, quand tous les esprits sont vaincus par la force du mal, quand l'espoirance, cette dernière consolation des affligés, a cessé de mêler quelques uns de ces rayons aux nuages qui assombrissent l'horizon, alors l'œuvre du christianisme commence là où l'œuvre de l'humanité s'est arrêtée, et sa main secourable vient soutenir les nations tremblantes, pendant qu'elles traversent les mauvais jours de leur pèlerinage. M. de Châteaubriand l'a dit dans le *Genie du Christianisme*: « Inventez telle douleur que vous voudrez, et soyez sûr que la religion chrétienne y a pensé avant vous pour placer le remède à côté. »

« C'est que la religion se souvient de son origine. Venez au milieu des plus épouvantables désastres qui aient peut-être affligé le globe que nous habitons, ses premiers regards virent l'Empire Romain s'ébranler et sur des mœurs corrompues et des croyances détruites, comme un édifice encore innommé sous lequel des supports vermoulus viennent à manquer. Ce fut elle qui soutint le genre humain pendant cette époque de confusion, de bouleversement et d'ignorance, qui s'éroula entre la mort de l'ancien monde et la naissance du nouveau; ce fut elle qui, au tems des invasions du Nord, se plaça entre la civilisation et la barbarie, qui se ruait instinctivement l'une sur l'autre; et sa bienveillante intervention put seule adoucir le choc. Pour ceux qui savent remonter à l'origine, afin de juger les choses de haut, le christianisme est le triomphe de la nature intellectuelle sur la nature matérielle, la prépondérance de l'homme moral sur l'homme physique; et c'est cela même qui le rend un si bon consolateur de toutes les afflictions, le médecin de toutes les maladies et le soutien de toutes les misères. Parcourez l'histoire, partout vous le rencontrerez remplissant cette belle mission, qui consiste à relever la nature humaine du sein de ses ruines.

« Alarie, maître de la ville éternelle avec ses hordes belliqueuses.—« Je sens quelque chose en moi qui me pousse à brûler Rome, » s'écrie le barbare. Qui sera tomber la torche de sa main incendiaire et sauvera Rome vaincue? ce sera le triomphe de la religion. Les mains pacifiques d'un Evêque s'interposeront entre la civilisation renversée et la barbarie menaçante qui lève déjà le pied pour écraser sa victime, et le christianisme, élevant la force morale à sa plus haute expression, lui fera remporter sur la force matérielle sa plus belle victoire.

Voyez encore Attila qui, entraînant un monde armé à sa suite, change le

zillon de ruines fumantes, vient, pour consacrer son œuvre de vengeance et de destruction, frapper à la porte de Rome. Où trouver un Scipion pour répondre au défi de ce gigantesque Annibal? Qui viendra, comme Marius, étendre sa main puissante entre Rome et le Déluge du Nord? Ce sera l'œuvre du christianisme. Il va payer à sa manière l'hospitalité homicide que les Empereurs lui ont donnée dans le Colysée. Apercevez-vous ce vieillard qui marche, le front levé, l'œil seréin, au milieu des craintes de tout un peuple? Il va au devant du péril que les hommes armés n'ont pas osé attendre. De quel pas il s'avance vers le camp terrible des Huns! Ne craignez rien, c'est le député du christianisme auprès de la barbarie. Ce chétif vieillard devient le protecteur du Capitole et le seul rempart de la ville éternelle. La Force matérielle qui réside dans Attila, s'humiliera devant la force morale que le christianisme a placée dans son ambassadeur, et voici que le fléau de Dieu s'arrête devant l'homme de Dieu. (St-Léon.)

Feuilletez les archives des siècles; les lieux, les événements, les personnages changeant, la mission du christianisme ne change pas; et comment changerait-elle, puisqu'il est toujours foi, espérance et amour? C'est dans les jours de deuil que sa puissance se relève, et les misères humaines sont comme un piédestal qui rebrousse sa grande roue. Jetez les yeux sur *Macedoine*, l'antique Reine de la France méridionale, dans ces jours néfastes où elle fut visitée par une affreuse calamité. Là le fléau n'était point personnifié dans un homme; il ne se nommait ni Attila, ni Alaric; mais, plus terrible encore, il frappait des coups plus multipliés et plus sûrs. Quand tout le monde fuyait ou tremblait devant la peste, qui donc se présenta pour lui disputer l'empire de la ville? Qui demanda à vivre en tiers avec la désolation et la mort? C'était le droit du christianisme, et on sait s'il le réclama. Ne parlons point de ces miracles d'héroïsme qui vivent dans toutes les mémoires, et ne déroulons point cette belle épopée chrétienne, qui se résume toute entière dans le nom de *Belzunce*; mais répétons seulement, avec la postérité reconnaissante, que l'immensité de la charité surpassa la grandeur du mal, et que dans ce duel entre le plus horrible des fléaux et un Evêque, le champ de bataille demeura à la religion.

En présence du choléra, il allait se passer quelque chose de pareil. Certes le gouvernement d'alors ne fit rien pour mettre le christianisme en possession de son rôle. Nul recours aux prières, nul appel à la religion qui leve ses mains pleines de supplications vers le ciel et les rabaisse pleines de miséricorde vers la terre; rien qui put faire perdre aux hommes qui tenaient alors le pouvoir, leurs droits au titre de gouvernement Athée, cet idéal politique qu'on réalisait après l'avoir préconisé pendant si longtemps. Mais la religion n'attendit pas qu'on l'invitât à remplir sa mission.

Nous ne savons si l'on se souvient de la situation du catholicisme et du clergé catholique, à cette époque, dans notre pays et surtout dans le premier diocèse du royaume où le fléau sévissait avec plus d'intensité que partout ailleurs. Les longues préventions accumulées contre le clergé pendant la restauration par suite de la fautive position où on l'avait placé en lui donnant au lieu de liberté dont il avait besoin, une protection maladroite quoique bienveillante et animée de bonnes intentions, avaient porté leurs fruits. Le sac de l'Archevêché coïncidait le 29 juillet 1830 avec le sac des Tuileries, et des émeutiers aux mains sanglantes allèrent chercher M. de Quelen jusqu'à Conflans pour le mettre à mort.

Depuis ce moment, les manifestations et les actes les plus hostiles s'étaient succédés. L'église de sainte Geneviève avait été enlevée au culte. On avait vu le sac de St-Germain-l'Auxerrois, à l'occasion du service anniversaire pour le repos de l'âme de M. le duc de Berry, et le second pillage et la destruction de l'Archevêché, à laquelle assista M. Thiers, alors sous-secrétaire d'Etat, qui dit froidement à un garde-national qui le conjurait d'intervenir et de faire intervenir la garde-nationale pour arrêter cette dévastation sauvage: "Il ne faut pas commettre la garde nationale avec le peuple; c'est bien avancer, il n'y a qu'à laisser finir." Conflans avait été pillé et dévasté, la croix du Christ avait été renversée du faite des églises. Comme le disait douloureusement M. de Quelen dans un de ses mandemens: "Le signe du Christ était effacé du front de la reine des cités." Le premier Pasteur de la ville de Paris était réduit à se cacher comme un malfaiteur, et à changer souvent d'asile pour échapper aux attentats dirigés contre sa personne.

Pour se faire une idée exacte de cette situation du catholicisme et du clergé, il faut avoir assisté à la discussion du budget ecclésiastique, dans l'année qui précéda celle du choléra. Il nous souvient encore de ce jour de tumulte et d'orage. Les stoïques députés de 1830 faisaient comparaître à leur barre toute la hiérarchie de la milice ecclésiastique; et chaque fois qu'il s'agissait de mesurer le pain de notre religion nationale, c'étaient des scrupules d'économie à édifier, surtout de la part d'une Chambre qui donnait à la police sans compter, et qui comptait par milliards ce qu'elle donnait au juste milieu. Les Archevêques avaient comparu en tête, après eux les Evêques, puis les simples Prêtres; les injures, les sarcasmes pleuvaient à chaque vote; c'était un martyre que ce budget; et la tribune d'une Chambre française et chrétienne ne ressemblait pas mal au tribunal du haut duquel Julien, de patience mémoire, persécutait et persifflait les Chrétiens. Il n'y avait pas si mince orateur de bourgeoisie qui n'eût en portefeuille son injure, son épigramme voltairienne, ou, si l'on aime mieux, son coup de pied législatif.

Quand chaque ministre du catholicisme eût passé par le scrutin et par les verges, arriva le tour des chanoines. Alors un député s'élança à la tribune; le front radieux de la gloire qu'il allait acquérir, et de cet air qui semble dire: "Ça, qu'on m'écoute, je vais être cruellement railleur!" on écouta le député,

et il dit: "A quoi bon les chanoines?" comme s'il eût demandé: "A quoi bon les mauvaises herbes? A quoi bon les ronces et les épines? A quoi bon les feuilletons-romans?" La Chambre, qui avait l'esprit fort, s'épanouit en entendant cette saillie philosophique, et l'on décida d'enthousiasme que si l'on ne pouvait pas malheureusement tuer les chanoines, on s'en consolait en leur otant la faculté de se recruter. *A quoi bon les chanoines?* répétaient les grands esprits de la Chambre en riant de leur plus gros rire; ils eussent dit: *A quoi bon les chanoines?* s'ils eussent osé: car sa succession eût laissé une place vacante à la grande table du budget, et l'on eût grossi la part de la police, au grand avantage de la morale et du pays, et un peu du juste milieu. Témoin muet de cette scène, je me disais: "Patience, le christianisme répondra." Le choléra vint lui offrir l'occasion de cette réponse; vous savez si le christianisme la saisit.

Oh! que j'ai souvent désiré, depuis, me retrouver avec le fier député pour savoir ce qu'il pensait de la réplique! Jadis aussi, les sceptiques demandaient, du ton de la régence: "A quoi bon les Capucins?" Survint la peste du Midi, et les Capucins répondirent à leur manière, ils moururent tous à la peine, pas un n'en échappa, et la charité eut ses Thermopyles. Nos beaux-esprits ont quelque raison de le dire, les Chanoines, et tous les Prêtres catholiques sont quelque peu Capucins. Bons à servir l'humanité, bons à la consoler, bons à mourir pour elle, voilà tout le mérite des simples champions du christianisme. Les esprits-forts de la Chambre qui parlaient d'or et faisaient de si belles épigrammes, avaient de tout autres devoirs sans doute, car lorsque le danger arriva, on trouva le clergé dans les hôpitaux, et le parlement sur le grand chemin.

A continuer.

L'ORÉGON ET L'EGLISE DU CANADA,

A l'occasion de la circulaire de Mgr. l'Evêque de Walla-Walla.

Vous quelquel rapport que l'on envisage l'immense contrée de l'Orégon, aucun ne commandera un intérêt plus puissant que celui qui mettra en vos destinées religieuses et sociales de cette nouvelle conquête de la civilisation chrétienne. Car on a beau faire et beau dire, des marchands peuvent bien attirés par l'appât du lucre, pénétrer chez des nations barbares; leur faire part de quelques-uns des moyens qui rendent la vie matérielle plus facile et plus commode; leur communiquer l'art de se nourrir, de vêtir, de vivre en un mot d'une manière plus conforme à la condition humaine; mais il ne s'en suivra pas de là, qu'il faille conclure que ces peuples barbares aient véritablement reçu les bienfaits de la civilisation. Or de quel intérêt peut être la considération de quelques succès matériels. Et dussent ces succès se perpétuer, s'agrandir, marcher, comme on dit aujourd'hui, à pas de géants, quel esprit sérieux, quelle âme chrétienne se prendra d'admiration et d'espoir sans bornes des intérêts si précieuses et souvent si évanescents de la véritable civilisation? Ce n'est donc point sous ce jour qu'il faut considérer les conditions et les garanties des destinées réservées à cette terre de l'Orégon, qui, à peine connue, balance par son importance l'ambition rivale de deux puissants empires; en même temps que par les succès rapides que la religion y opère, elle attire les regards et les vœux de tout l'univers chrétien.

Mais à qui plus qu'au peuple canadien convient il d'applaudir aux triomphes de la foi dans ces contrées couvertes, hier encore, des ombres de la mort? Qui a porté chez ces peuples sauvages, avec l'esprit des intérêts humains, cet autre esprit qui doit en faire des hommes et des chrétiens? Qui a prononcé, sur ces plages ignobles, le premier mot de la bonne nouvelle du salut et de la civilisation?... des Canadiens, que les transactions du commerce avaient jetés là, dans les vues de la Providence, pour y servir d'avant-garde à l'armée pacifique des envoyés de Dieu qui venaient bientôt les y suivre. En effet, deux âmes dévouées, deux apôtres canadiens, dignes émules des Provençers et de tant d'autres, animés du double motif d'étendre le règne de Jésus-Christ et de faire bénir le nom canadien, sont partis avec joie, il n'y a que huit ans, pour voler aux hasards de cette nouvelle conquête. Dire le courage, les fatigues, les dangers, les angoisses de ces athlètes invincibles, c'est rappeler l'histoire si touchante et si admirable des plus beaux jours de l'héroïsme chrétien. Ils sont allés: et sur leurs pas se sont précipités bientôt deux autres jeunes apôtres, canadiens comme les premiers, et pleins de foi et d'héroïsme comme eux.

Aujourd'hui, c'est un autre spectacle: la divine semence a fructifié: le zèle a eu sa récompense; l'encens de ces généreux sacrifices est monté pur et agréable vers Dieu. Car voilà qu'un peuple chrétien se dessine, se forme, se constitue, là où il n'y avait que des tribus vagabondes sans foi ni loi, où quelques chrétiens malheureux qui n'en avaient guère plus que le nom. Il n'a fallu à Dieu et au courage canadien que huit années pour planter dans l'Orégon la foi avec ses apôtres, ses vierges, ses évêques, ses temples, ses couvents, ses séminaires et ses jésuites infatigables. Voilà une belle prise de possessions. Salut! terre privilégiée!... Certes, il en a coûté plus cher, jadis, sur nos plages du Canada, pour y asseoir les bases de cette civilisation chrétienne.

Car n'oublions pas notre pensée principale en écrivant ceci. C'est parce que la véritable civilisation ne peut se trouver que dans et par la religion, que nous avons voulu féliciter notre pays d'avoir fourni des éléments d'intelligence et de salut, de paix et de prospérité aux peuples de l'Orégon. Il faut tenir compte plus qu'on ne pense aujourd'hui de cette vérité, que ce ne sont point les chemins de fer, ni les mille et un produits terrestres qu'il

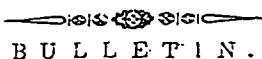
transportent en tout sens qui font les peuples justes, doux, chastes, sobres, paisibles, laborieux et sages : conditions indispensables de la vie sociale. Encore bien moins sont-ils propres, par eux-mêmes, à préparer les peuples aux destinées immortelles de l'autre vie. Rien n'empêche sans doute que les développemens de l'industrie humaine aident et secondent une autre et unique voie de civiliser les peuples. Les envoyés de Dieu le savent bien ; et voilà pourquoi on lit dans leurs catalogues des instruments humains qui doivent servir à la génération des peuples, des articles comme ceux-ci : *Livres pour les écoles, presses, outils de tout genre, instruments d'agriculture, bestiaux, hommes de travail, artisans de toutes sortes.* Voilà en effet le cortège obligé du planteur de la foi, le missionnaire catholique. Monseigneur de Walla-Walla n'entend point dévier de la marche de ses devanciers. S'il paraît ne solliciter que des ressources pécuniaires, il a le soin de nous prévenir qu'elles ont pour but d'abord de le transporter lui-même sur le champ que le père de famille lui a assigné, et de se procurer là, ou ailleurs, d'une manière plus commode, les moyens de l'exploiter. Cet appel à notre foi et à l'intérêt tout spécial que nous avons mis jusqu'ici dans la conversion des peuples de l'Orégon, ne peut manquer d'être compris. Encore une fois, c'est un digne apôtre qui demande. S'il étonne moins peut-être dans son courage et son dévouement, c'est parce que le dévouement et le courage semblent naturels à la famille qui l'a vu naître.

Double et heureuse fraternité, que celle qui va, de concert, fonder et gouverner une église qui promet une riche moisson pour le ciel et d'innombrables exemples de vertu pour la terre !

Dans cette attente, venons aujourd'hui en aide au missionnaire canadien, au pontife dévoué qui n'a devant lui qu'un diocèse immense et des peuples infidèles.

Quelles que soient nos privations propres, nos œuvres les plus pressantes, partageons, si nous ne pouvons faire autrement. Ayons jusqu'à la fin, sur le sol de l'Orégon, quelque chose qui nous y représente, qui fasse bénir notre nom, notre foi, notre piété, par ces frères que nous allons nous faire, par ces chrétiens fervens qui nous le rendront au centuple.

Que de gens deviendraient muets s'il leur était défendu de dire du bien d'eux-mêmes et du mal des autres.



BULLETIN.

Ordination.—Arrivée du Caledonia.—Orégon.—L'abbé Guyard, P. A.—Thèses de Louvain.—Vols sacrilèges.—Diète suisse.—Mort de M. et de la rév. Kopp, Vincent Bacquelin.—Guatemala.

Dimanche le 24 octobre, ont été ordonnés par Mgr. de Walla-Walla :

Prêtre.—Le Frère Chevalier. O. M. I.

Diacre.—M. de la Rivière, et Joseph Morin.

—Enfin le *Caledonia*, parti de Liverpool, le 4 octobre, est arrivée à Boston le 20 ; il nous tire d'inquiétude sur le sort du *Great Britain* qui s'est échoué sur les côtes d'Irlande, comme nous le verrons à l'article des nouvelles.

—En donnant le morceau sur l'Orégon, qui a paru sur le *Canadien* nous invitons les jeunes gens de métier qui ne trouvent point d'emploi en ce pays, ou qui ne peuvent gagner assez pour espérer de pouvoir s'y établir convenablement un jour, de profiter de l'occasion de Mgr. de Walla-Walla, pour aller à l'Orégon ; c'est une petite colonie canadienne que Sa Grandeur désirerait y former, et l'on sait, suivant l'ancien proverbe, que les premiers arrivés dans un pays en deviennent les princes. Des charpentiers, menuisiers, maçons et autres corps de métier auraient donc un grand avantage en se rendant dans ces endroits, où les moindres journaliers gagnent de six à neuf francs par jour, et où les maîtres et compagnons ont des prix à proportion beaucoup plus élevés. Ceux qui se disposeraient à y aller, pourraient s'adresser à Mgr. Blanchet à l'évêché de Montréal.

—M. l'abbé Guyard, chanoine honoraire de la cathédrale du Mans, est nommé préfet apostolique de la Gundloupe ; sa juridiction s'étend sur cette colonie et sur quelques îles voisines. Il doit s'embarquer prochainement, emmenant plusieurs prêtres qui appartiennent comme lui à la congrégation du St. Esprit.

—La *Revue Catholique* de Louvain rend compte, dans sa dernière livraison, des thèses qui ont précédé et de la solennité qui a accompagné les promotions à l'Université catholique. Un prélat anglais, Mgr. Wiseman, évêque de Melipotamos, assistait aux thèses de M. l'abbé Lambert, prêtre du diocèse de Namur, récemment nommé à la cure de Marchovélette.

Mgr. de Saint-Marsan, nonce apostolique, a assisté à la dernière séance et a témoigné prendre beaucoup d'intérêt à tout ce qui se fai-

sait. Son Excellence a été complimentée au nom du corps professoral par M. Decock, vice-recteur de l'Université, et au nom des clercs par M. l'abbé N.-J. Laforet, bachelier en théologie.

Mgr. le nonce a dîné chez M. le recteur-universitaire avec lequel il a été l'après-midi faire une visite à la maison des RR. PP. Jésuites.

—Une lettre écrite de Labastide Romérionx, et publiée par le *Constituaire*, annonce l'apparition d'une bande de malfaiteurs dans les montagnes limitrophes des départemens du Tarn et de l'Hérault. Voici cette lettre :

« Depuis quelques jours un véritable fléau désole nos contrées. En une seule nuit, cinq paroisses assez éloignées l'une de l'autre ont eu à souffrir des dégradations les plus sacrilèges. En une seule nuit, cinq églises ont été indignement dépouillées de leurs vases sacrés, quelques-unes même, de leurs ornemens sacerdotaux. Ce sont les églises de Fombelle, près de Brassac, dans notre département, de Ferrals, de Cassagnoles, de Saint-Julien et de Boisset, dans le département de l'Hérault. Dans l'une d'elles, on a cependant trouvé les saintes hosties au milieu du maître-autel, sur le corporal que l'on a coutume de laisser dans le tabernacle sous le saint ciboire, sans autre trace de profanation.

« On attribue ce vandalisme sacrilège à huit ou neuf voleurs qui paraissent avoir fixé leur odieux séjour dans les sombres taillis de l'épaisse forêt de notre commune. Aussi, rien n'égale la terreur des pauvres habitans des campagnes qui ont leurs chaumières éloignées des autres habitations.

« La rumeur publique raconte une foule de faits plus effrayans les uns que les autres, et si l'on n'y prend garde, cette bande de malfaiteurs pourrait bien renouveler les brigandages des traboucaires qui viennent de désoler les Pyrénées.»

—La Diète suisse s'est occupée, dans sa séance du 4 du mois dernier, de la ligue des sept Etats catholiques. C'est Zurich, canton directeur, qui a soulevé cette question. Mais il n'y a pas eu de majorité. Il fallait douze voix, et la proposition de Zurich n'a pu obtenir ce chiffre. Voici les résultats du vote :

1°. Zurich propose de déclarer la ligue séparée des sept cantons catholiques incompatible avec le pacte fédéral de 1815, et par conséquent de la dissoudre ;

2°. Les sept cantons seront tenus d'exécuter cette résolution. La Diète se réserve, pour le cas de désobéissance, de prendre les mesures nécessaires.

Ces deux propositions sont mises aux voix : 10 1/2 Etats seulement les adoptent.

—La ville de Bade, en Argovie, et tous les catholiques de ce canton viennent d'éprouver une perte irréparable par la mort de M. Kopp, prévôt de la collégiale de cette ville, qui était le point d'appui du chapitre, et dont les vertus imposaient même au gouvernement d'Argovie. L'on a de justes craintes que la cabale radicale qui forme le conseil de régence, ne parvienne à remplacer ce prêtre vénérable par quelqu'un de ceux que l'appât des bénéfices est parvenu à rallier à ses vues.

L'auteur du pamphlet injurieux à la mémoire du défunt pape Grégoire XVI, et sur lequel le vicaire apostolique de Saint-Gall avait appelé la vindicte publique, vient d'être condamné, en expiation de son délit, à une amende de 100 florins, qu'il pourra racheter par un emprisonnement de trente-sept jours. Le conseil de régence de Saint-Gall avait agi avec beaucoup de mollesse dans cette affaire, mais l'indignation catholique était venue aiguillonner sa torpeur.

On lit dans le *Propagateur Catholique* :

« Le diocèse de Vincennes vient de faire une grande perte par la mort du rév. Vincent Bacquelin, prêtre français, missionnaire. Cet ecclésiastique, venu en Amérique avec Mgr. Brüté, il y a dix ans, était tout jeune encore, et se distinguait par son zèle et son activité. Ayant monté, dans une de ses excursions, un cheval fougueux, il a fait une chute qui a été meurtrière ; lorsqu'on l'a trouvé, il était mourant et incapable de donner aucuns détails sur l'accident qui l'a frappé. Ses heureuses qualités lui avait concilié l'estime et le respect de»

protestans aussi bien que des catholiques à Indianopolis, qui était le lieu de sa résidence. En annonçant sa mort, le *Indianopolis Democrat* lui a payé un juste tribut d'éloges."

—Selon toute apparence, l'Etat de Guatimala va redevenir le théâtre des commotions politiques. Le 26 juin, pendant les funérailles de l'archevêque, on a découvert un complot formé pour assassiner le président Carrera et les autorités supérieures. Le service a été aussitôt interrompu, et la plupart des assistans se sont enfuis chez eux, pendant que les troupes et l'artillerie sortaient avec leurs armes chargées et occupaient les rues. L'insurrection a été prévenue, mais on craignait beaucoup qu'elle ne fût qu'ajournée. On parlait aussi de mouvemens révolutionnaires dans les campagnes. Les Jésuites, récemment bannis de Guatimala, n'étaient pas étrangers, disait-on, à toutes ces manœuvres.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

—On écrit de Pise :

« La foi est encore grande dans ce pays. Le peu de mal qu'on a eu à Pise a tout de suite fait penser à une madone miraculeuse que possède la cathédrale, et qui, en bien des occasions déjà, a donné des preuves de sa protection à Pise : C'est un tableau fort ancien et dont je dois avoir l'histoire. On ne la découvre que dans les grandes occasions, et depuis 1799, pour l'évacuation des Français, elle était restée cachée. Dans cette occasion on a cru pouvoir faire une fête solennelle, qui a été précédée d'une neuvaine fort suivie par les habitans de la ville et des environs. Non seulement chaque soir la cathédrale était pleine, mais la foule s'étendait au dehors à une assez grande distance. Enfin, avant-hier, samedi, après avoir reçu l'autorisation de Rome, on a découvert la madone, puis, toute la nuit, les chants, n'ont pas cessé : toute la nuit le peuple s'est pressé autour d'elle, et hier, à cinq heures du soir, la procession s'est mise en marche. Les communes voisines étaient venues s'y joindre : puis les pénitens de toutes couleurs, puis les capucins, les carmes, puis les curés de la ville, les chevaliers de Saint-Etienne, dans leur costume rouge et blanc, puis les chanoines dans leur soutane de poul de soie écarlate, rochet de dentelle et camail pareil à la soutane ; l'évêque des chevaliers, leur clergé, puis l'archevêque de Pise, et enfin le dais, recouvrant la madone révéérée, le gouverneur en grand uniforme autrichien, le gonfalonnier en manteau et toque de velours rouge brodé d'or. L'Université, les officiers, etc., suivaient tous en costume ; la musique venait après, et un détachement de dragons fermait la marche. Ensuite le peuple, en telle abondance qu'une aiguille n'eût pu tomber à terre, et cela sans qu'un coup de coude, sans qu'une parole brusque vint rien troubler, tant ce peuple est calme et doux. Samedi et hier soir il y a eu illumination dans toute la ville, toujours en l'honneur de la Sainte-Vierge. »

Univers.

—Un de nos plus respectables évêques de France a fait déposer au bureau de l'*Ami de la Religion*, une offrande de 200 fr. destinée à Mgr. Gillis, coadjuteur d'Edimbourg. On sait les immenses besoins de ce diocèse catholique de la Grande Bretagne. En ce moment surtout les ames généreuses de France lui viendraient en aide bien à propos, en contribuant aux dépenses qu'exige la cathédrale d'Edimbourg.

ANGLETERRE.

On lit dans le *Globe* du 24 août :

« Hier, dans l'après-midi, le révérend Joseph Czerski, dont le nom est si intimement lié au mouvement religieux qui s'est récemment manifesté parmi les catholiques romains de l'Allemagne, a prêché à la chapelle épiscopale de la Trinité, à Londres. La chapelle était aussi pleine que possible. M. Czerski portait le costume sacerdotal. Il a pris pour texte le 32^e verset de l'Evangile de saint Jean, ch. VIII : *Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres.* Il a parlé avec beaucoup d'éloquence, mais en allemand. Le révérend docteur Herschell traduisait ce discours à l'auditoire. »

Ami de la Religion.

IRLANDE.

—L'archevêque catholique de Tuam, dit le *Daily-News*, vient d'adresser une nouvelle épître à lord John Russell. Il a pris cette fois pour thème la maladie des pommes de terre qui, selon lui, « anéantira complètement la récolte. » Il ajoute que cette calamité est sans doute un châtiement du Tout-Puissant auquel nous devons nous soumettre sans murmurer ; mais il pense, toutefois, « qu'il nous faut redoubler d'efforts pour en prévenir les effets. » Il se plaint de la faiblesse de la somme votée pour soulager la détresse de l'Irlande. « 50,000 l. st. pour un peuple qui meurt de faim ! » tandis qu'on dépense quatre fois cette somme pour un couronnement, tandis qu'on donne vingt fois autant à un petit nombre de ministres anglicans pour les mettre en état de vivre dans le luxe, tandis que l'on a sacrifié vingt millions pour donner la liberté aux esclaves des Indes occidentales. Malgré toutes ses doléances sur l'insuffisance de cette somme, l'archevêque de Tuam finit par déclarer qu'il n'a nullement besoin d'argent. Qu'il demande-t-il donc alors ? « Nous demandons seulement, dit-il, que la misère irlandaise soit soulagée par les ressources irlandaises qui sont dépensées et consommées en Angle-

terre. S'il y a union réelle entre les deux pays, les bénéfices et les charges doivent être mutuels. Nous n'avons pas besoin de l'argent anglais. Nous voulons seulement conserver une partie du blé que produit l'Irlande. Si nous avions à cette heure un parlement irlandais, nous n'aurions pas à redouter la famine. Le trésor irlandais ramènerait l'abondance en Irlande. Nous avons donc le droit, puisqu'il n'y a qu'un seul parlement pour les deux pays, de demander, sans que pour cela nous devions rien à l'Angleterre, les secours que ne manquerait pas de nous accorder un parlement national irlandais. »

Ami de la Religion.

—L'Angleterre n'avait sans doute pas assez des innombrables sectes religieuses qui naissent de son sein depuis qu'en brisant le lieu de l'unité catholique, elle a perdu la règle de foi qui contenait l'esprit humain dans les dogmes positifs de la révélation divine. Voici que l'Allemagne lui apporte une nouvelle semence de divisions et d'erreurs.

FRUSSE.

—Après un rude combat entre l'Etat et l'Eglise, le gouvernement prussien s'est vu obligé de transiger sur la question de l'existence légale du *convictorium* des jeunes théologiens catholiques de la province de Silésie. Un ordre du cabinet du 26 juin confère la sanction royale à cet établissement, et les ministres de l'intérieur et des cultes viennent d'en approuver les statuts. Il est reconnu comme corporation légale, séparée de l'université, et comme institut de bienfaisance.

Ami de la Religion.

—La concession si longtems et si vainement sollicitée par les catholiques des provinces rhénanes et westphaliennes de la Prusse, d'un journal consacré à la défense de leurs intérêts religieux, inspire aux divers organes de la publicité en Allemagne de fort remarquables réflexions. Une correspondance du Rhin, donnée par la *Gazette des Postes* d'Augsbourg, indique assez clairement que, quoique le gouvernement prussien ne veuille pas encore en faire l'aveu, il commence à entrevoir l'époque où il aura besoin des forces catholiques pour combattre l'ennemi indigné qui, en si peu d'années, a acquis une si redoutable puissance. L'on assure, d'ailleurs, que le prince de Metternich, dans une lettre confidentielle au roi, a appelé toute l'attention de S. M. sur les dangereuses conséquences qu'aurait nécessairement la polémique âpre et passionnée d'un journal subventionné par son gouvernement (*l'Observateur rhénan*), et faisant une guerre à outrance à la religion d'une population presque entièrement catholique. C'est d'après les remontrances de cet homme d'Etat, que le roi s'est enfin décidé à supprimer l'*Observateur* et le remplacer par un journal catholique. Toutefois une fâcheuse circonstance ne laisse pas de faire une pénible impression sur les esprits et d'inspirer de grandes défiances : il paraîtrait que le conseiller intime Bruggemann, récemment arrivé de Berlin, serait chargé d'organiser l'administration du nouveau journal et d'exercer une certaine influence sur sa rédaction.

BADE.

—Le 22 juillet, M. le baron d'Andlaw a fait à la chambre des seigneurs de Bade la mention qu'il avait annoncée et qui devait avoir pour objet l'indépendance de l'Eglise catholique en matière d'administration et d'enseignement. Sa proposition embrassait les huit points suivans :

- 1^o. L'ordonnance ecclésiastique du 30 janvier 1830 sera abrogée ;
- 2^o. Le conseil supérieur des affaires ecclésiastiques catholiques sera réorganisé en conformité du droit canon ; les ecclésiastiques n'y pourront plus être admis ;
- (L'intention de l'orateur était d'empêcher, qu'en leur qualité de conseillers du prince, les prêtres ne se crussent exempts, on même élevés au-dessus de la juridiction épiscopale.)
- 3^o. Le conseil supérieur des études et la conférence supérieure des écoles seront séparés suivant les confessions, et chaque confession régularisera ses écoles suivant les besoins de son Eglise ;
- 4^o. Les petits séminaires seront soumis à la direction spéciale de l'archevêque, suivant les prescriptions de l'Eglise catholique ; mais l'Etat contribuera à leur entretien, conformément au § 25 du réccs capital de la députation de l'empire ;
- 5^o. Il sera permis à l'archevêque de pourvoir à l'insuffisance de ses prêtres diocésains en appelant des prêtres étrangers, comme l'ont souvent fait les ministres évangéliques ;
- 6^o. Le système de l'enseignement primaire sera soumis à une révision radicale, et l'instruction préliminaire des instituteurs sera rigoureusement maintenue, avec la coopération de l'autorité ecclésiastique, dans une parfaite conformité avec les prescriptions de l'Eglise catholique ;
- 7^o. L'influence de l'autorité spirituelle sur l'instruction religieuse des écoles secondaires sera rétablie ;
- 8^o. L'ordre des Sœurs de la Charité sera introduit dans le grand-duché avant l'expiration d'une année.

Ces propositions, énergiquement soutenues par le baron de Rinck, ont été combattues, non quant au fond, mais quant à leur opportunité, par un membre catholique éminent, le prince du Fürstemberg, qui en a proposé l'ajournement. Cette dernière proposition a été adoptée par la presque unanimité de la chambre. M. le baron d'Andlaw a déclaré que, par ce moyen si peu loyal d'écarter la question, la chambre avait à tout jamais perdu la confiance de la population catholique.

Ami de la Religion.

MEXIQUE.

—Le général américain Taylor vient d'adresser aux populations du Mexique une proclamation où se fait remarquer le passage suivant :

« Votre religion, vos autels et vos églises, les propriétés de vos églises et

de vos concitoyens, les emblèmes de votre foi et vos prêtres seront également protégés dans leur inviolabilité. Des centaines de nos soldats et des centaines de milliers de notre peuple appartiennent à l'Eglise catholique. Dans chacune de nos Etats, et presque dans chacune des villes et des villages de l'Union, l'on trouve des églises catholiques où des prêtres exercent leur saintes fonctions en paix et en toute sécurité, sous la sainte garantie de notre constitution."

Cette déclaration nous a paru précieuse à recueillir, bien qu'elle ne fût pas nécessaire pour constater la vaste étendue de l'établissement catholique aux Etats-Unis.

Ami de la Religion.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

Nous extrayons ce qui suit du discours de l'honorable juge Mondelet, à la cour de Session du mois d'octobre 1846. On peut conclure de cette partie du discours de l'honorable juge que l'éducation ne pourra faire quelques progrès dans notre pays qu'à mesure qu'on détruira les malheureux penchans d'un grand nombre de ses habitans vers l'intempérance. La tempérance et les bonnes mœurs sont la base d'une saine et véritable éducation; l'éducation ne consiste pas à rassembler des lettres, épeler des mots, chiffrer et calculer des nombres imaginaires; l'éducation doit rendre l'homme vertueux, religieux et utile à la société. Nous pensons que l'honorable juge a atteint son but sous ce rapport, et nous nous ferons un vrai plaisir de reproduire ses pensées à nos lecteurs.

Si l'on considère que l'éducation et la tempérance ont fait des progrès si rapides, qu'il est peu de personnes qui n'aient foi au triomphe éventuel de l'une et l'autre cause, l'on ne doit guère désespérer de voir l'état actuel de notre société, subir un changement total. Mais, messieurs, le plus tôt qu'il aura lieu, sera le mieux, car si l'on ne rencontre que de l'apathie, là où il doit y avoir de l'énergie et de l'activité, nous ne serons pas seulement stationnaires, nous rétrograderons inévitablement. C'est donc un devoir impérieux pour chaque citoyen, d'aider à effectuer une réforme que l'on demande à grands cris. L'abus révoltant auquel nous faisons allusion, a sa source dans le grand nombre de lieux, en cette cité, où l'on permet à ceux qui y sont enclins, de se livrer à leurs penchans pour l'usage des boissons enivrantes. Le nombre des auberges, surtout de celles dont il est presque impossible de donner une description fidèle, est très-grand et le mal qu'elles produisent, est incalculable! C'est à ces antres d'immoralité, d'orgies et de débâches, qu'il faut rapporter ces émeutes nocturnes, ces tumultes, et ces scènes effrayantes qui depuis quelque temps, ont soulevé l'indignation du public, après l'avoir scandalisé et profondément affligé; c'est dans ces repaires de désordres que vont se perdre le fruit d'un travail soutenu, et ce qui était destiné et nécessaire au soutien d'une épouse, d'une mère vertueuse et économique, et de pauvres enfans! C'est là, que l'homme s'avilit, et que le sentiment, comme la honte, l'abandonnent; il cesse de se respecter, et il finit par devenir insensible aux malheurs de ses semblables, à proportion qu'il ferme l'oreille à ses propres intérêts. Que les crimes et les désordres augmentent, c'est ce dont personne ne doute: qu'il soit nécessaire de signaler hautement un état de société aussi déplorable, afin qu'on y apporte un remède prompt, judiciaire et énergique, c'est ce dont tout homme éclairé et clairvoyant et qui a à cœur le bien-être de son pays, conviendra au-si facilement, qu'il le ressent fortement. La tempérance gagne, tous les jours, du terrain, mais pratiquement parlant, il lui reste encore beaucoup à faire. Cependant, si cette cause continue à être soutenue avec autant d'habileté qu'elle l'a été, par le passé, il n'y a aucune raison de craindre pour l'avenir. La presse n'a pas été en vain remuée en sa faveur, l'on a senti son influence, grâce à l'aide que lui a donné l'éducation sans laquelle la tempérance ne pourrait jamais devenir parfaitement efficace. Tel a été le procédé moral, son effet n'a été que partiel. Mais, à quoi bon tout cela, si au lieu d'être aidés, assistés, et soutenus, les apôtres de la tempérance sont entravés par l'ignorance, par des hommes malveillans et méchans, et par la force physique et brutale? Comment peut-on espérer de jamais voir régner la vertu, la sobriété, l'industrie et la paix, si l'on tente le peuple, si l'on met à sa disposition les moyens de fonder et soutenir des maisons de la pire sorte, où l'on perd tout sentiment moral! C'est sur ceux qui se prêtent à ces monstruosités, qu'en pèse la responsabilité: ils la partageraient cette responsabilité, s'ils se taisaient, ceux qui ont l'énergie de dire au public de se réveiller, d'ouvrir les yeux et de voir le danger qui nous menace. C'est à vous, messieurs du grand juré, qui représentez les districts, qui en êtes l'organe, que nous faisons un appel qui ne demeurera pas, nous en sommes persuadés, sans son effet: vous ne manquerez pas de vous occuper d'un sujet d'une si grande importance pour la société. Plusieurs d'entre vous, êtes venus de parties éloignées du district: il peut se faire que l'influence pernicieuse du mal qui a tant grandi dans cette cité, ne se fasse pas ressentir immédiatement dans les localités que vous avez le bonheur d'habiter; mais pénétrés comme, sans doute, vous l'êtes, de l'obligation où nous sommes tous, de faire du bien à nos semblables, quelques soient leur couleur, leur origine ou leur croyance, vous viendrez assurément de l'avant, avec l'énergie convenable, et vous vous ferez entendre de manière à ce qu'on ne s'y méprenne pas.—Si, au reste, l'immoralité qui continue à croître dans cette cité, s'étend au loin, tôt ou tard, ses effets délétères se propageront graduellement, jusqu'à ce que le vice et la désolation couvrent notre sol.

Arrivée de la malle du 4 Oct. 15 jours plus tard.—Le *Caledonia*, parti de Liverpool le 4 octobre, est arrivé à Boston le 20, à 11 heures du soir, après une traversée des plus orageuses. Il apporte la nouvelle de l'échouement

du *Great Britain* sur les côtes d'Irlande. Nous donnons plus bas tous les détails de cet accident.

Nous ne voyons rien dans nos journaux de Londres concernant les colonies et notre nouveau gouvernement.

La famine est si grande en Irlande qu'on pense généralement à Londres que le Parlement sera convoqué dans le courant de novembre.

Les mariages espagnols occupent la presse anglaise, française et de la Péninsule. Les anglais sont opposés au mariage du Duc de Montpensier. Le gouvernement a protesté contre le mariage, comme étant contre les articles du Traité d'Utrecht et certaines conventions intervenues entre Louis-Philippe et la reine Victoria, au château d'Eu, en présence des ministres respectifs.

En Espagne l'opinion publique est opposée au mariage français. On représente Louis-Philippe, en Espagne et en Angleterre comme un vieil ami-bi-leux.

—Le steamer le *Great-Britain*, qui a quitté le 19 sept. Liverpool pour se rendre à New-York, marchait avec une grande vitesse (plus de 13 nœuds à l'heure) lorsque, le soir, il donna avec violence sur un banc de sable dans la baie de Drumrum, sur les côtes d'Irlande. Le nuit étant très-obscur et le temps orageux, les passagers s'étaient tous retirés dans leurs cabines.

Aussitôt que le choc se fit ressentir ils s'élançèrent sur le pont dans un grand désordre et en poussant des cris de détresse. Le capitaine Hosken fit longtemps de vains efforts pour calmer ces alarmes fort légitimes. Enfin, cependant, le navire demeurant dans une complète immobilité, les passagers consentirent à quitter le pont et à redevenir dans leurs cabines, pour y attendre que le jour permit d'organiser des moyens de sauvetage.

Le lendemain matin, le délaquement se fit au moyen de chaloupes, et cette opération, qui ne dura pas moins de deux heures, s'accomplit sans aucun accident, bien que la mer fût très-houleuse. Les bagages furent aussi transportés à terre. Dès vendredi un grand nombre de passagers étaient revenus à Londres.

D'ailleurs le *Great Britain* a miraculeusement échappé à un désastre beaucoup plus grand que celui dont il vient d'être victime. A quelques pas du banc de sable sur lequel il a échoué, se trouvent deux formidables rochers, entre lesquels il a passé au milieu d'une obscurité profonde qui ne permettait pas de les apercevoir.

Cet immense navire ne paraît pas avoir fait des avaries très-considérables, et on espère le remettre à flot lorsqu'arriveront les hautes marées, si d'ici là il ne survient pas une de ces tempêtes qu'amène trop souvent l'équinoxe.

Accident.—Hier matin, pendant qu'une voiture appartenant à un charretier du nom de Johnston, et dans laquelle était une dame MacLoughlin, au-bourg de Saint-Louis, traversait la Place d'Armes, menée par un jeune garçon, une vache venant à passer, le cheval prit l'épouvante, et se cabrant, jeta l'enfant hors de la voiture, puis prenant le mors aux dents, descendit à la course la rue du Trésor et alla frapper de la tête contre le mur de la cathédrale avec tant de violence qu'il se tua; Mme MacLoughlin, jetée par la secousse hors de la voiture, donna aussi de la tête contre le mur et eut le crâne fracturé. Elle était hier au soir dans un état fort précaire.

Un nommé Bazile Pruneau a été trouvé noyé dans un puits avant-hier matin, dans le faubourg Saint-Louis. Beaucoup de puits sont restés découverts depuis l'incendie.

Revue Canadienne.

Cour Criminelle des Trois-Rivières.—La Cour Criminelle du Banc de la reine de ce District ouverte le 14 du courant s'est terminée le 17 du même mois.

Joseph Robert sur l'accusation de viol a subi son procès et a été trouvé coupable du crime dont il était accusé. La cour l'a condamné à mort pour le 1er novembre. F. Dylava, Ecuyer, défendait le prisonnier.

Accident.—Nous apprenons qu'un terrible accident est arrivé dans la nuit de samedi dernier près de Repentigny. Le postillon descendant la malle de terre s'est tout à coup, près de cet endroit, précipité au bas d'une côte escarpée et s'est tué sur le champ.

Une enquête a eu lieu le même jour sur le corps d'un matelot nommé William Thomas, qui s'est tué en tombant dans la cale du navire *Monarch*. Il appartenait, dit-on, à une famille respectable.

Canadien.

Ille du Prince Edouard.—La dysenterie, ou une espèce de choléra, dit un journal de Charlottetown, règne avec une intensité presque alarmante dans cette île. La maladie était d'abord presque circonscrite dans Charlottetown, mais aujourd'hui elle se répand avec rapidité dans toutes les campagnes. Cette maladie, lors de sa première apparition, n'était fatale que pour les enfans; mais nous regrettons d'avoir à dire que, depuis quelques jours, un très-grand nombre d'adultes y ont succombé; et l'on nous dit qu'au lieu de diminuer l'intensité, elle en augmente. Les médecins l'attribuent en grande partie à la mauvaise qualité de l'eau, causée par l'extrême sécheresse de la saison.

Longévité extraordinaire.—Il y a maintenant à Moscow, dans l'Etat de New-York, une femme âgée de 157 ans.

Idem.

Vengeance d'un cheval.—Il y a deux jours, le propriétaire d'un cheval, qu'il avait établi dans l'écurie de M. Lamontagne à la Point-Lévy, se trouvant dans un état d'ivresse, entra dans l'appartement de l'animal, et comme il est à supposer, commença à le tourmenter, le cheval le jeta par terre, et se jettant à genoux, le secoua comme un chien l'eût fait. Les cris de cet homme attirèrent l'hôtelier et une ou deux personnes au secours. Lorsqu'ils entrèrent dans l'écurie, ils trouvèrent le cheval sur ses genoux et l'homme étendu sur le dos. Cet animal féroce avait serré le bras de cet infortuné très-fortement

entre ses dents, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'ils parvinrent à lui faire lâcher prise. Ce pauvre homme a eu les deux bras cassés, l'os du bras gauche était tellement moulu, et la chair déchirée qu'il fallut en faire l'amputation, il a le visage défiguré et le corps meurtri en plusieurs endroits. Il est maintenant sous les soins du Dr. Racey et en chemin de se rétablir.

Ce cheval (en éalou) est extrêmement vicieux et n'est docile qu'à son maître qui l'a déjà puni très sévèrement afin de pouvoir le rendre plus obéissant.

FRANCE.

—Une nouvelle découverte d'antiquités, due au hasard, vient d'être faite dans le département des Vosges. En travaillant à la rectification de la côte de Domvallier, route royale No. 66, de Bar-le-Duc à Belé, les ouvriers ont coupé transversalement trois fossés parallèles d'un mètre 60 centimètres de profondeur, ou étaient rangés plusieurs lits de corps humains, recouverts par les terres et les pierres mêmes de la fouille. Près de chaque squelette se trouvaient un vase, une patère, une épée, plusieurs coutelas de différente grandeur, un fer de lance, des boucles de baudrier, et auprès de deux d'entre eux une hache. Dans les déblais, on a trouvé aussi un bracelet en bronze, un fragment de bijoux en argent et une médaille en bronze. Il est fort probable que c'est à la suite d'un combat que ces corps avaient été enterrés ; ils devaient appartenir soit à des Gaulois, soit à des Germains. La médaille peut à peu près fixer l'époque de ce combat. C'est un petit bronze de Constantin I ; elle est d'une conservation médiocre et a dû par conséquent être pendant quelque temps en circulation. On sait que Constantin II gouverna les Gaules en qualité de César, depuis l'an 335 jusqu'en 337, époque de la mort de Constantin-le-Grand. Devenu alors Auguste, il eut en partage ces mêmes provinces, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 340. Durant cette période de temps, il ne paraît pas qu'il y eût, dans les Gaules, d'invasion des peuples du Nord ; mais, en 341, les Francs passèrent le Rhin et ne furent repoussés par l'empereur Constantin qu'en 342 ; puis dix ans après, en 352, la ligne des Allemands envahit l'Alsace et la Lorraine, dont elle ne fut chassée qu'en 355. C'est donc à une de ces deux invasions qu'il faut faire remonter les sépultures de Domvallier, c'est-à-dire entre les années 341 et 355. Sur la demande de M. Laurent, inspecteur des monuments historiques, l'administration va faire continuer les fouilles sur ce point, et il est à espérer qu'on y découvrira des objets plus intéressants encore.

PORTUGAL.

—Le 25 août, à une heure après-midi, l'infant don Fernando, fils de la reine, a été baptisé dans la chapelle du palais de Belem. Le parrain était S. A. R. l'infant don Luisa ; la marraine, S. M. la reine des Belges, représentée par l'infante dona Isabelle Maria. C'est le cardinal-patriarche qui a donné l'eau sainte au nouveau rejeton royal. Le corps diplomatique, les grands du royaume, les hauts employés de la maison royale, et un nombreux concours de personnes de la cour assistaient à cette cérémonie. La flotte et les vaisseaux de guerre amarés dans le Tage, célébrèrent cet événement par des salves d'artillerie, et le soir la ville fut illuminée. Le ministre portugais avait décidé d'abolir les impôts sur le sel et sur certaines qualités de vins, ainsi que ceux que l'on percevait sur la contribution des routes. Dans ce dernier cas, tous les travaux entrepris seraient suspendus. La formation de la garde nationale rencontre toujours de grands obstacles. On disait à Lisbonne que le gouvernement cherchait à contracter à Londres un emprunt de 2,000 contos à 9 0/0. Entre a très garanties, le gouvernement portugais donnerait le produit des douanes de l'île de Madère.

ÉTATS-UNIS.

Terrible ouragan.—Il a éclaté avant-hier, sur New-York et ses environs un ouragan des plus violents qui se soient déchaînés depuis plusieurs années sur ce continent. Des torrents de pluie étaient mêlés à des rafales d'un vent tempétueux ; aussi les promenades de la ville et de la campagne ont elles été dévastées. La Batterie, plus exposée que tous les autres lieux, car le vent soufflait de la mer sur la côte, était hier jonchée de débris, de branches, d'arbres déracinés. Le mur de soutien de la Batterie a été crevassé sur une longueur d'une centaine d'yards et les dalles de la promenade disjointes et enlevées par les flots qui les ont battues. Dans le Park, 14 arbres ont été déracinés ou brisés ; parmi eux figure le fameux "hickory" nouvellement planté, qui était l'orgueil et l'espérance de la démocratie de Tammany Hall. Sinistre augure ! Dans les Tompkins Square huit gros arbres ont été arrachés ; il en est de même dans St. Jean Park et autres lieux. Une grande quantité de cheminées ont été blayées par le vent ; les deux clochers de l'église de Calvary qu'on est en train de construire à l'encoignure de la 21e rue et la 4e avenue, ont été rasés, et celui de l'église St. Barthélemy, dans Lafayette Place, est dans un état fort précaire. Un individu a été tué dans Beaver street par la chute d'une gouttière, un nègre a été blessé dans Madison street et une petite fille aurait été écrasée au coin de Madison et et de Catherine street, par des enseignes et des poteaux si elle n'avait été protégée par un baril le long duquel elle était tombée. Une autre petite fille a été enveloppée par une tente détachée d'un magasin du Bowery et transportée ainsi de l'autre côté de la rue sans avoir éprouvé d'autre mal que la peur.

L'équinoxe aux Ourbudes.—Le brigantin anglais "Bermude" arrivé à Baltimore annonce que le 10 septembre, un ouragan terrible a éclaté aux Barbades et y a causé de nombreux désastres. Plusieurs maisons ont été ren-

versées et sur onze navires qui se trouvaient à l'ancre dans la Baie de Carlisle, cinq ont été jetés sur les rescifs et mis en pièces. Heureusement la campagne a peu souffert.

Perte du balancier le Rienzi.—Le 26 septembre, le capitaine Brown, commandant la *Almeria*, et venant de Palerme, rencontra un navire en détresse et qui dérivait sans être gouverné. Après avoir tâché de s'en rapprocher, la faiblesse de la brise le décida à mettre son canot à la mer. Au bout d'une heure environ, le canot aborda l'épave d'où partaient de faibles cris et fut assez heureux pour arracher à la mort cinq hommes qui vivaient encore, bien que réduits à l'état de squelettes ; ces hommes étaient : James S. Dyer, second officier du bord, George Bunnin, George L. Howe ; Appleton Lathe, et Lloyd Brown, matelots. Si cette rencontre miraculeuse ne fût pas venue les sauver, il est probable qu'aucun d'eux n'aurait vu l'aurore du lendemain.

Voici d'après le récit de M. Dery, les circonstances du sinistre auquel ils ont seuls échappés :

Le 3 avril dernier, le *Reinzi* quitta Provincetown pour aller à la pêche de la baleine, ayant à son bord 21 hommes d'équipage.

Tout alla bien jusqu'au 15 septembre, jour où ils furent assaillis par un violent coup du Sud Ouest. A onze heures, la misaine fut emportée ; depuis lors, l'ouragan ne fit que s'accroître, et le 16, à une heure du matin, la grande voile, la seule sous laquelle le navire se trouvait alors, fut également emportée. Bientôt on dut lancer à la mer les embarcations pour alléger le bâtiment, et le capitaine crut à propos de couper le mât de misaine. Après avoir coupé les manœuvres, on envoya en haut un homme avec une scie pour scier le mât ; mais en montant il laissa tomber la scie par-dessus bord, et comme il remontait avec une hache, le navire, les panneaux éclatèrent et la coque fut remplie d'eau. Le *Reinzi* dut rester dans cette situation quinze à vingt minutes ; alors il tourna sur lui-même, et se releva, rasé comme un ponton, et à l'état d'épave. Le capitaine Small, son fils, le steward et trois hommes furent noyés dans la cabine. M. Dyer s'y trouvait aussi, mais il parvint à remonter sur le pont ; plusieurs hommes de l'équipage furent noyés à l'avant, et d'autres emportés à la mer au moment du désastre. Enfin un jeune garçon nommé G. Minu était mort la veille, et un autre mourut de faim dans la nuit. Le nombre total était de seize personnes.

Quand aux souffrances des survivants, il est plus facile de se les figurer que de les décrire. Les seules provisions qu'ils eurent pendant près de dix jours furent un demi baril de biscuit qu'ils parvinrent à tirer de la cale, mais qui avait séjourné 48 heures dans l'eau de mer ; seulement, la veille du jour où ils furent sauvés, ils mangeaient la chair crue. Ils essayèrent d'en boire le sang, c'était trop amer ; la seule eau qu'ils purent ramasser en tendant une vieille chemise pendant une averse. Enfin, ils étaient presque nus, et pendant sept jours la mer lui avait le pont à chaque instant, si bien qu'il leur fallait s'attacher pour n'être pas emportés.

N'y a-t-il pas quelques chose de vraiment providentiel dans le salut des cinq qui ont survécu ?

Incendie en mer.—Le capitaine Bradford du brick *C. H. Apploton*, arrivé de Thomaston à la Nouvelle-Orléans, rapporte que le 12 septembre étant par 37 degrés de latitude et 75, 28 de longitude, il a rencontré et passé un navire en feu dont il ne put voir le nom mais sur l'arrière duquel il lut le mot "Camden." Ce navire paraissait être chargé de chaux. Le pont était brûlé le grand mât renversé ; le beaupré tomba pendant que l'épave était encore en vue.

Le même matin, le capitaine Bradford avait rencontré la goélette *Charles P. Brown*, de New-York, démantée. On pense cependant qu'elle aura pu atteindre son port de destination qui était Norfolk.

VARIÉTÉ.

—Que demain il prenne fantaisie à tous les prévenus qu'on amène sur le banc correctionnel d'être aussi oublieux et aussi polis que Maxime Arribaut, et demain il faudra doubler les chambres du Tribunal. Ce petit vieillard, qui se dit ancien homme de lettres, est prévenu de mendicité. A l'appel de sa cause, il se lève, écoute les questions de M. le président, mais au moment où on croit qu'il va répondre, il se tourne vers un garde municipal et lui dit : "Pardons, Monsieur le municipal, mille pardons, pourriez-vous avoir la complaisance d'aller chercher mon mouchoir de poche, que j'ai oublié dans la soucière ; impossible à moi de parler quand j'ai envie de me moucher. (Le garde rapporte bientôt le mouchoir.)

M. le président.—Convenez-vous du délit qui vous est reproché ?

Arribaut.—Monsieur et respectable président, si la mauvaise foi si le mensonge habitent sur cette terre, n'est pas dans mon cœur... (Après avoir une vieille femme assise à sa droite, qui ouvre sa tabatière.) Ah ! mille pardons, Madame : auriez-vous la complaisance de me permettre de prendre une prise ? J'ai oublié ma tabatière. (Il prend sa prise.)

M. le président.—Répondez donc à ma question.

Arribaut.—J'ai l'honneur de présenter mes mille et une très humbles excuses à M. le premier président... Je possède malheureusement l'habitude du tabac à priser, et quand je n'en ai pas mes idées

se troublent à un point qu'il m'est impossible de parler.

La lucidité étant revenue au petit homme, il s'ensuit un flux de paroles au milieu desquelles on distingue cette thèse que le superflu des riches doit aller aux pauvres, comme les ruisseaux vont à la rivière.

Le prévenu a été condamné à vingt-quatre heures de prison.



AVIS

Aux Réclamans pour les pertes par la Rébellion dans le Bas-Canada, dont les noms sont compris dans la Cédule publiée dans la Gazette du Canada en date du 18 octobre 1846.

Bureau du Receveur Général,
Montréal, 9 octobre 1846.

LE RECEVEUR GÉNÉRAL est autorisé d'émaner des DÉBENTURES rachetables dans vingt années pour liquider ces pertes, en sommes qui ne seront pas moindres de vingt-cinq louis courant, portant intérêt, à six par cent par an, comme il est pourvu par l'acte de Victoria, chapitre 63, payable par chaque année le premier Janvier.

On recommande aux individus dont les réclamations sont au-dessous de la somme ci-dessus spécifiée, de s'unir plusieurs afin de former le montant minimum des Débentures qui vont être émises.

18 octobre 1846.

Les journaux anglais et français de Montréal publieront cet avis pendant deux semaines.

BOIVIN, ORFÈVRE.

Vis-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville.

PRIE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, en sorte qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

20 octobre 1846.

AVIS AUX MM. DU CLERGE.

LE Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Eglise, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de VINS FRANÇAIS tous d'un choix bien particulier. Le soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces effets à très bas prix, il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock au plutôt.

JOSEPH ROY.

Rome, S août 1846.

**RABAIS IMPORTANT
OBJETS D'ÉGLISE.**

MALGRÉ les prix déjà si avantageux des articles d'Eglise maintenant en vente l'HOPITAL-GÉNÉRAL de cette ville, le Soussigné vient encore deffectuer une réduction assez importante sur la plupart des articles qui devront sous peu faire place à une NOUVELLE IMPORTATION d'Objets d'Eglise attendus dans le cours du mois d'Octobre.

L'ASSORTIMENT D'AUJOURD'HUI se compose de
Croix de Chasubles, Etoles,
Bandes de Dulmatiques, Garnitures de Chapes,
Damas brochés en or, et en soie.

VOILE DE BENEDICTION DU S. S. SACREMENT.

Galons, Franges à Bouillons, Cordons d'Etoles.

On trouvera au même endroit, l'assortiment le plus riche et le plus varié de ces articles. Pour importations directes s'adresser à

J. C. ROBILLARD, No. 84, Cedar St.
New-York.

AVIS.

A VENDRE, A PRIX COURANT, ou à échanger contre un bon PIANO, un HARMONIUM neuf et qui vient d'être importé directement de Paris. Cet HARMONIUM est dans l'état le plus parfait, contient TROIS REGITRES et est admirablement adapté pour une chapelle ou une petite église. S'adresser à ce Bureau.

NOUVEAU TESTAMENT.

AVENDRE AU BUREAU DES MÉLANGES,

L'ÉDITION du NOUVEAU TESTAMENT publiée avec l'approbation de Mgr. l'Archevêque de Québec.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELEAU ET LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—

Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Ecoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSI—

Ils sont prêts à exécuter toutes Reliures de Livres suivant les ordres qui leur seront

donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Partage des Ouvrages.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 24 juin 1845.

PHARMACIE CENTRALE, (RUE ST. PAUL, No. 69.)

Vis-à-vis J. Roy, Ecr., marchand sur cette rue.

Dépôt Général de Médicaments Français, à Patente. Produits chimiques, Parfumeries fines, etc. etc. Consultation des Malades. DR. PICAULT.
22 juin. Ancien Elève des Hôpitaux de Paris.

PHARMACIE.

Coin des Rues Notre-Dame et St. Denis.

MARCELLIN COTÉ ET CIE., ont l'honneur d'informer les habitants de Montréal et des environs, qu'ils ont ouvert une PHARMACIE et un MAGASIN DE DROGUES au coin des Rues Notre-Dame et St. Denis, (directement vis-à-vis l'Hôtel Donegan) où ils offrent à ceux qui voudront bien les favoriser de leur patronage, un assortiment général de

**DROGUES, PRÉPARATIONS CHIMIQUES,
MÉDECINES PATENTÉES,
PARFUMERIE, INSTRUMENS DE CHIRURGIE,
ETC., ETC., ETC.**

M. COTÉ et Cie., ont l'honneur d'annoncer qu'ils ont constamment en magasin un assortiment étendu de Boîtes de Médecines Homéopathiques, avec des ouvrages en expliquant l'usage par le Dr. ROSENSTEIN, Praticien Homéopathe, Montréal.—AUSI.—Une quantité de célèbres MACHINES ELECTRO-MAGNETIQUES de SHERWOOD.
Le Dr. Côté a son bureau voisin de la Pharmacie où il a l'intention d'exercer sa profession.

N. B.—Eau de Soda et Nectar de Gingembre, à la Fontaine

Montréal, 10 Juillet 1846.

BANQUE D'ÉPARGNES

DE LA
CITÉ ET DISTRICT DE MONTREAL.

AVIS.

PATRON,

Monsieur l'Evêque Catholique de Montréal.

Bureau des Directeurs.

- | | |
|------------------------------|-----------------|
| W. Workman, <i>Prés.</i> | Francis Hincks, |
| A. LaRocque, <i>V. Prés.</i> | H. Mulbolland, |
| John E. Mills, | J. H. Holton, |
| Jacob DeWitt, | John Tully, |
| Joseph Bourret, | Damase Messon, |
| P. Beaubien, | Joseph Grenier, |
| L. T. Drummond, | Nelson Davis. |
| H. Judah. | |

AVIS est par le présent donné que jusqu'à avis contraire l'INTERET que payera cette institution sera de CINQ POUR CENT sur les Dépôts de cinquante louis et au-dessous, et de QUATRE POUR CENT sur les Dépôts au-dessus de cette somme.

On peut obtenir copies des Règles et Réglemens, et autres informations, en s'adressant au Bureau de la Banque qui est ouvert TOUS LES JOURS, de DIX heures à TROIS, et dans les soirées des LUNDIS et SAMEDIS de SIX à HUIT.

Par ordre du Bureau,
JNO. COLLINS,
Secrétaire.

Bureau de la Banque d'Epargne, de la Cité et District de Montréal, No. 46. Grande rue St. Jacques, porte voisine de l'Ottawa Hotel.

FRENIÈRE

RUE BLEURY, No. 46.

Peintre et Vitrier,

Doreur à l'Huile et sur le Verre,

Encadreur de Gravures, et ouvrages faits à l'Aiguille.

Vernisseur de Cartes Géographiques et poseur de Tapisserie.

2 octobre 1846.—6m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois, avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des Etats-Unis, coûte 8 centimes et 8 deniers pour l'année.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s	4d.
Chaque insertion subséquente,		7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

- | | |
|----------------------------------|----------------|
| M. Fabre libraire | Montréal. |
| D. Martineau, prêtre, vicaire. | Québec. |
| Fr. Pilote, Directeur du Collège | Stc. Anne. |
| Val. Guillet, écuyer. | Trois-Rivières |

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE. EDITEUR.

IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET JOS. CHAPLEAU.